



LA MÉDIATION CULTURELLE EN CONFINEMENT :

UN SLOW ART DAY VIRTUEL À LA SALLE ALFRED-PELLAN

Liliane Audet et Jasmine Colizza
Laval, 29 avril 2020





Liliane Audet



Jasmine Colizza

Le 4 avril de chaque année, des institutions muséales partout dans le monde célèbrent le *Slow Art Day*¹ en organisant des activités diverses prônant l'accessibilité aux arts. L'appréciation d'une œuvre se concrétise par une médiation artistique favorisant l'autonomie du visiteur dans sa relation à l'œuvre. On lui prodigue des directives simples, mais engageantes, qui l'encouragent à observer longuement une œuvre en silence, à prendre le temps de se l'approprier, tant dans son langage plastique que dans sa résonance intérieure. Ensuite, on lui propose de partager son expérience avec d'autres.

L'adhésion de la Salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval (SAP) au mouvement Slow Art s'est faite naturellement. La SAP a pris position, il y a un moment déjà, en se présentant comme un espace de dialogue où la médiation artistique joue un rôle essentiel. Les fondements de notre lieu de diffusion reposent sur l'observation et l'interaction, et en cela, ils rejoignent au quotidien ceux du *Slow Art*.

Étant donné les circonstances liées à la pandémie, cette journée festive, qui avait d'abord été annulée, s'est transformée en événement virtuel grâce à la volonté de l'organisation et des institutions muséales toujours actives malgré la crise. Une communauté muséale s'est ainsi spontanément créée. L'activité conçue à cette occasion par la SAP nous rappelle, d'une part, à quel point le contexte est souvent indissociable de l'œuvre et de sa médiation et, d'autre part, que les freins à l'engagement en art actuel sont toujours présents en mode numérique.

L'expérience de l'art en numérique : s'accorder au contexte

Avant la crise, l'exposition *Ce qui compte*, des artistes Andrée-Anne Roussel et Samuel St-Aubin, remettait déjà en question nos modes de vie. Les œuvres parlaient de notre quête de sens, de notre besoin souvent non comblé d'intimité et de notre incapacité parfois à entrer en relation avec l'autre. La commissaire, Ariane Plante, terminait le texte au mur en faisant référence à ce qui fait obstacle à l'appréciation du moment présent. Pour elle, l'exposition « interroge [ait] justement le rapport trouble que l'on entretient avec les technologies au quotidien. [...] Elle nous invit[ait] à ralentir pour éprouver le passage du temps et finalement, renouveler le regard que l'on porte sur nos agissements les plus coutumiers ».

1. www.slowartday.com

Et puis soudainement, le confinement. Le temps est devenu une denrée exceptionnellement disponible qui nous permet enfin d'en consacrer davantage à nos proches, à soi, à des tâches ou à des activités longtemps reléguées à un moment moins effréné. Cette transformation du contexte a amplifié le propos des œuvres. Pour l'événement *Slow Art*, la médiation artistique mise en place sur Facebook aspirait, comme l'indique Marie-Luz Ceva dans *L'art contemporain demande-t-il de nouvelles formes de médiation?*, « à faire comprendre au spectateur comment les œuvres qu'il voit prennent sens selon des conditions contextuelles²... ».

Ces conditions se sont complexifiées en cette période étrange où nous vivons confinés avec, comme fenêtres sur le monde, nos écrans d'ordinateur ou de cellulaire. L'absence physique de l'œuvre, qui fut filmée et diffusée sur Facebook, nous ramène au texte de Walter Benjamin *L'œuvre à l'époque de sa reproduction mécanisée*³. L'intégrité de l'œuvre et son authenticité résistent-elles à sa reproduction numérique ? Selon Yannick Maignien⁴, qui a revisité Benjamin à l'ère d'Internet, les nouveaux supports technologiques deviennent partie prenante du geste de la médiation, laquelle doit se pourvoir de nouvelles compétences techniques. Mais qu'en est-il de l'œuvre elle-même et de l'expérience en présence de l'œuvre ?

La mise en présence virtuelle : contexte spatial, temporel et artistique

Pour justement tenter de recréer au mieux la mise en présence des œuvres technologiques et numériques choisies pour *Slow Art*, nous avons réalisé trois montages vidéo, dont deux révélaient des éléments de spatialité et de temporalité. Différents points de vue des œuvres ont été rassemblés, de même que des plans rapprochés et éloignés, certains avec des visiteurs, afin de rendre les rapports d'échelle, de dimensions, mais aussi l'ambiance de la salle d'exposition.

-
2. Marie-Luz Ceva. « L'art contemporain demande-t-il de nouvelles formes de médiation ? », dans *Culture & Musées*, n° 3, 2004. *Les médiations de l'art contemporain* (sous la direction de Elisabeth Caillet et Daniel Jacobi), p. 89.
 3. Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*, rééd. dans *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, 389 p.
 4. Yannick Maignien, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction numérisée », *Bulletin des bibliothèques de France* (BBF), n° 1, 1996, p. 16-25.

La condition temporelle, chère au *Slow art*, s'est révélée par la lenteur des plans et les ralentis sur certaines séquences. Le visionnement complet du panorama s'étendait sur approximativement trois minutes, alors que l'on sait qu'un visiteur passe habituellement moins de 30 secondes⁵ devant une œuvre. Prendre le temps de regarder est d'ailleurs considéré par Andrée-Anne Roussel comme un acte de résistance⁶ dans son travail vidéographique. Et en milieu muséal, observer longuement est une étape essentielle pour créer une médiation ouverte au dialogue.

En accompagnement de chaque capsule vidéo, une citation de l'artiste, issue de l'audioguide réalisé pour l'exposition, dévoilait une part d'intention artistique et offrait des précisions d'ordre technique pour satisfaire les regardeurs dits sensitifs⁷. Donner la parole à l'artiste permettait également de dévoiler une idée qui orienterait ensuite l'activité de médiation.

La mise en relation virtuelle... et humaine

Après le visionnement, le visiteur était invité à participer à une courte activité de médiation dans le but de lui offrir une expérience personnelle reliée à l'œuvre. Prenons pour exemple l'activité autour de l'installation *Numériser le plancher*, de Samuel St-Aubin. On y précisait d'abord le lien entre les deux parties physiques de l'installation, le robot au sol et les éléments graphiques de l'œuvre, projetés sur le mur adjacent : « Dans cette vidéo, on observe la machine traduire le réel microscopique en image macroscopique présentée au mur⁸. »

5. J. K. Smith & Smith, *Spending Time on Art*, 2001.
<https://doi.org/10.2190/5MQM-59JH-X21R-JN5J>

6. Salle Alfred-Pellan, extrait de l'audioguide de l'exposition *Ce qui compte*, segment de l'œuvre *Capacité d'attention*.

7. Monique Camirand et Marie-Thérèse Bournival, *Animer dans un contexte d'exposition*. Guide de formation. Paroles en jeu, 1989.

8. Salle Alfred-Pellan, extrait de l'audioguide de l'exposition *Ce qui compte*, segment de l'œuvre *Numériser le plancher*.

Puis, on posait d'emblée la question suivante : « À quoi vous a fait penser l'image qui se dessine au mur ? » À cette phrase interrogative, pour laquelle il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise réponse, nous partagions celle de l'artiste, pour qui le réseau de lignes évoque l'idée d'un paysage terrestre ou lunaire⁹.

L'activité de création qui suivait avait pour objectif d'amener le regardeur à s'approprier cette valeur imaginaire associée à l'œuvre. Pour chaque intervention, nous avons le souhait de joindre ce questionnement à une expérience qui l'éloignerait de son écran et le rapprocherait de ses sens. Les activités sollicitaient le corps, l'imaginaire, la mémoire (le souvenir), des stimuli que nous jugeons universels pour enclencher un dialogue sur l'art, sans préjugés.

Cette intention s'arrimait au propos même de l'exposition *Ce qui compte*, qui se penchait sur nos rapports humains – intimes et sensibles – à l'ère des technologies. Les trois activités de médiation s'inscrivaient dans ce désir de reconnexion et de réflexion à la fois sur notre utilisation des technologies et sur notre besoin de nous recentrer comme humain.

Ainsi, pour l'œuvre *Numériser le plancher*, l'activité proposait de nous reconnecter à notre corps par la création. À l'aide d'un crayon et d'une feuille de papier, les participants marquaient et transformaient le réel, à l'instar du robot numérisant le sol. Ils observaient, puis retraçaient avec attention et minutie les fines lignes de leur main. Ce moment où ils se distanciaient de l'écran pour se repositionner sur eux-mêmes était au cœur de la médiation. Il en résultait un dessin abstrait, évoquant un paysage, un peu comme ce que créait la machine de l'artiste. On demandait ensuite aux participants de partager leur « paysage » sur la page Facebook de l'activité, en l'accompagnant d'un descriptif des espaces imaginaires suggérés. Pour susciter le dialogue et faire un retour vers l'exposition, la commissaire, Ariane Plante, devait répondre aux propositions.

9. Les deux autres activités ont concentré le regard sur le geste curieux et méditatif de la main protagoniste dans *Capacité d'attention* et sur la diffusion mystérieuse de la lumière dans *Ligne d'Horizon*. Avec la main, on imagine l'objet que la jeune fille tient ; avec la lumière, on tente de percevoir le type de paysage filmé.

Impliquer le réel dans le virtuel : comment révéler, puis comment engager ?

La réponse à la présentation *Slow Art* de la SAP a été plurielle. La « fréquentation » aux trois visionnements fut importante et de nombreuses nouvelles personnes se sont abonnées à la page de la Maison des arts de Laval. Toutefois, peu de gens ont partagé et commenté le résultat de leur expérience sur l'activité en ligne. La participation réalisée à la maison est donc impossible à évaluer. Au moment de la rencontre visant à dresser avec les autres institutions participantes le bilan de cet événement mondial, nous avons toutes constaté que l'engagement nécessite un espace où le public peut être en confiance. Une plateforme ouverte comme Facebook n'est peut-être pas appropriée, en particulier lorsque la finalité des activités repose sur des partages publics d'images et de commentaires d'ordre sensible et personnel.

Jusqu'à la crise actuelle, les médias sociaux étaient surtout utilisés par la SAP comme relais d'informations. Les objectifs étaient ultimement d'amener le visiteur en présence de l'œuvre, mais aussi d'encourager la visite de lieux culturels. Avec le numérique, devenu hâtivement un espace de diffusion et de médiation, de nouvelles formes de fréquentation culturelle émergent, tout comme certaines questions fondamentales. Notre récente expérience soulève notamment les préoccupations suivantes : comment inspirer confiance dans cette relation – que nous souhaitons engageante – entre le regardeur et l'œuvre dans un monde virtuel ? Et comment préserver l'œuvre comme objet central dans la relation avec les différents publics ?

BIO

Liliane Audet est coordonnatrice pour la Ville de Laval et chargée de l'éducation artistique à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval depuis 2014 ; elle travaille à la conception et la réalisation d'activités éducatives sur mesure pour les différents publics : scolaire, familial, adulte, communautaire. Diplômée en histoire de l'art (UQAM, 2006) et en muséologie (UQAM-UdeM, 2011), elle est également cofondatrice de l'organisme d'art et de design Espace Projet (2012-2020).

Jasmine Colizza est régisseuse arts visuels pour la Ville de Laval et muséologue responsable de la salle Alfred-Pellan (SAP) depuis 2009. À ce titre, elle assure la direction artistique et administrative de la SAP et dirige la Triennale Banlieue. Elle détient une maîtrise en muséologie de l'Université de Saint-Étienne ; un D.E.S.S. en médiation culturelle et un Master en communication et culture de l'Université Nice Sophia Antipolis ; et un baccalauréat en communications de l'UQAM.

NOTE

Ce texte est le 3^e de la série ***La médiation culturelle à l'ère du confinement*** proposée par le centre ARTENSO. Huit textes seront publiés chaque semaine entre le 15 avril et le 3 juin 2020.

Une table ronde réunira l'ensemble des auteur.e.s à la fin du cycle.